

OEUVRES
COMPLÈTES
DE DIDEROT.
TOME I.

Cet Ouvrage se trouve aussi à Paris
CHEZ PARMANTIER, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

OEUVRES
DE
DENIS DIDEROT.

~~~~~  
PHILOSOPHIE.

TOME I.



A PARIS,  
CHEZ J. L. J. BRIÈRE, LIBRAIRE,  
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 68.

M DCCC XXI.



---

## PRÉFACE DE NAIGEON,

DANS L'ÉDITION DE 1798\*.

---

CETTE édition des *Œuvres de Diderot* était attendue depuis long-temps de ses amis, et de ce petit nombre de bons esprits qui, sans avoir fait d'ailleurs une étude particulière des arts ou des sciences, s'intéressent vivement à leurs progrès, en suivent curieusement l'histoire dans chaque siècle, et se plaisent à s'instruire dans les écrits de ceux qui en ont reculé les limites. Je ne me proposais cet utile emploi de mon loisir, qu'après avoir publié un ouvrage<sup>1</sup> qui m'occupe en ce moment tout entier, et que je m'efforce, peut-être en vain, de rendre digne du philosophe célèbre qui en est l'objet. Mais je l'avoue, je n'ai pu voir sans indignation des hommes sanguinaires et féroces<sup>2</sup> autoriser du nom de Diderot leurs

\* Paris, Desray et Déterville, an VI-1798, 15 vol. in-8°. ÉDITEURS.

<sup>1</sup> *Mémoires historiques et philosophiques sur la vie et les ouvrages de Diderot.*

<sup>2</sup> Voyez le Recueil des pièces du procès de Babeuf, en 2 vol. in-8°. On trouve dans ce recueil plusieurs lettres de

monstrueuses extravagances; lui attribuer publique-

ce conspirateur à Antonelle, et les réponses de ce dernier. Ces lettres sont semées de passages extraits du *Code de la nature*, qu'on cite partout comme un ouvrage de Diderot. Qu'un homme aussi ignorant que Babeuf ne se connaisse ni en raisonnements ni en style, et qu'il attribue à un auteur célèbre un livre imprimé dans ses Œuvres\*, cela se conçoit; personne n'est étonné de cette méprise, et chacun se dit que Babeuf n'est pas obligé d'en savoir davantage. Mais que le professeur Fontanes, qui donne des leçons; que l'Aristarque Fontanes, qui se croit un fin connaisseur, un critique d'un goût exquis et sûr, fasse la même faute que Babeuf; que, sur la parole seule de cet homme atroce, et pour dénigrer Diderot, il cite un passage du *Code de la nature*, au bas duquel, sans aucun examen préalable, il inscrive avec affectation le nom de Diderot, et qu'il ne sente pas au style lâche et flasque de ce livre, à la mauvaise logique qui y règne partout, aux principes qu'on y établit, aux conséquences qu'on en tire, que Diderot n'en a pas écrit une ligne; voilà ce qu'il est difficile d'excuser, ce qui a révolté contre Fontanes tous les lecteurs judicieux, et ce qui décèle évidemment en lui un juge partial, coupable d'ignorance ou de mauvaise foi\*\*.

\* Le *Code de la nature* se trouve en effet dans les éditions dites complètes des *Œuvres de Diderot*, d'Amsterdam, 1772, 6 vol. in-8°; et de Londres (Amsterdam), 1773, 5 vol. in-8° : mais on sait que Diderot n'eut aucune part à la publication de ces informes compilations. ÉDITEURS.

\*\* La Harpe a commis la même bévue dans sa *Philosophie du dix-huitième siècle*, à l'article *Diderot*. Ce qui prouverait encore plutôt la mauvaise foi que l'ignorance de La Harpe, c'est qu'il annonce lui-même avoir revu cet article en 1799, c'est-à-dire un an après la publication de l'édition des *Œuvres de Diderot* donnée par Naigeon. Voyez

ment, et citer en faveur de leur opinion, un livre <sup>1</sup> qu'il n'avait jamais ouvert, dont il ne connaissait pas même le titre; et traduire ainsi devant leurs juges, et aux yeux de l'Europe étonnée, un des hommes qui ont pensé avec le plus de profondeur, raisonné avec le plus de justesse, écrit avec le plus d'éloquence, comme un misérable sophiste et un froid déclamateur. Ces considérations, jointes à d'autres motifs non moins puissants, suffisaient pour m' déterminer à m'acquitter enfin d'un devoir que l'amitié m'imposait, et à donner des *OEuvres de Diderot* une édition correcte, et que ses amis pussent du moins avouer. Ils ne cessaient de m'en presser, par des raisons dont je sentais toute la force : et cependant, je ne pouvais me résoudre à interrompre encore une fois la composition de l'ouvrage dont j'ai parlé ci-dessus <sup>2</sup>. Je goûtais d'ailleurs, en me livrant à ce travail que j'avais repris depuis plusieurs mois, cette

à ce sujet notre Préface, et l'*Examen de plusieurs assertions hasardées par J. F. de La Harpe, dans sa Philosophie du dix-huitième siècle*, par M. Barbier. ÉDIT<sup>s</sup>.

<sup>1</sup> Le *Code de la nature, ou le véritable esprit de ses lois de tout temps négligé ou méconnu*. C'est un in-12 de deux cent trente-six pages, imprimé en 1755 <sup>\*</sup>.

<sup>\*</sup> Cet ouvrage est de Morelly; M. Barbier en a fourni la preuve dans son *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*. ÉDIT<sup>s</sup>.

<sup>2</sup> Voyez la note 1, page 1.

satisfaction intérieure, ce plaisir si doux et si pur qu'on éprouve à faire une bonne action : car c'en est une, sans doute, que d'honorer publiquement la mémoire d'un ami qui n'est plus, de la rendre chère à tous les gens de bien, de constater ses droits à l'estime, à la reconnaissance de ses contemporains, et au respect de la postérité; de couvrir de mépris ses obscurs détracteurs, et de les montrer ainsi marqués, flétris du sceau de l'ignominie, et chargés de la haine publique à tous ceux qui seraient tentés désormais de les imiter. Mais lorsque j'appris que des libraires avaient dessein de réimprimer cette mauvaise rapsodie déjà connue sous le titre imposant d'*Œuvres de Diderot* \*, et d'y joindre indistinctement les divers opuscules \*\* que le public, mauvais juge dans ces matières comme dans beaucoup d'autres, attribue à ce philosophe; lorsque je pus craindre de voir se reproduire sous son nom, et se multiplier dans toute la France et chez les étrangers un livre conçu par l'ignorance en délire, et dont les principes sont dangereux, non parce qu'ils sont hardis et contraires aux opinions reçues, mais parce qu'ils sont faux; je ne crus pas devoir balancer un

\* Les éditions de 1772 et 1773. ÉDIT<sup>s</sup>.

\*\* On trouvera dans notre Préface la nomenclature des ouvrages faussement attribués à Diderot. ÉDIT<sup>s</sup>.

moment à différer encore de quelques mois l'impression d'un ouvrage souvent annoncé , trop attendu peut-être , mais qui du moins ne sera pas sans quelque intérêt pour la famille et les amis de Diderot. Rassuré par cette idée consolante , je m'occupai aussitôt à mettre en ordre les matériaux que j'avais déjà recueillis pour l'édition que je projetais. Ce sont ces mêmes matériaux , revus depuis sur les manuscrits de l'auteur , avec tout le soin dont je suis capable , qui forment cette nouvelle édition de ses OEuvres. J'y ai seulement ajouté çà et là , outre plusieurs avertissements que j'ai jugés nécessaires en qualité d'éditeur , quelques notes qui expliquent certains passages obscurs , en rectifient d'autres peu exacts , et empêchent le lecteur de s'égarer sur les traces d'un guide plus exercé , plus habile dans l'art de donner à ses raisonnements toute la précision , la force et la clarté dont ils sont susceptibles , que sévère et difficile sur le choix des faits ou des autorités dont il les appuie.

Si l'on en excepte les *OEuvres de Voltaire* , monument immortel du génie de cet homme extraordinaire , je dirais presque unique , il n'a paru dans aucun siècle et chez aucun peuple , sur des matières d'arts , de littérature , de morale et de philosophie , une collection qu'on puisse , je ne dis pas préférer ,

mais seulement comparer à celle que je publie aujourd'hui. Condillac et Rousseau, loués avec exagération et souvent sur parole, par quelques enthousiastes, n'ont pas, selon l'expression énergique de Montaigne, les *reins assez fermes pour marcher front à front avecques cet homme-là : ils ne vont que de loing apres*\*. J'ose même assurer que, dans leurs ouvrages réunis, où, comme je l'ai observé ailleurs, parmi une foule d'erreurs très-subtiles, on remarque quelques vérités fécondes qu'il suffit de généraliser pour arriver à des résultats très-philosophiques et très-différents des leurs, on ne trouverait pas, par l'analyse la plus exacte, de quoi refaire les quinze volumes des *Œuvres de Diderot*. Cette assertion paraîtra sans doute très-paradoxe, et une espèce de blasphème à ces juges prévenus, dont l'opinion est formée long-temps avant d'avoir examiné les pièces instructives du procès dont ils doivent connaître : peut-être même trouvera-t-elle aussi quelques contradicteurs parmi les hommes très-éclairés, et dont le jugement, dans ces matières, peut entraîner celui de beaucoup d'autres : mais avant de prononcer définitivement sur une question qu'on ne résout point, ou qu'on résout mal, lorsqu'on ne l'embrasse pas dans toute sa généralité, je les invite

\* MONTAIGNE, *Essais*, Liv. I, chap. xxv, *passim*. ÉDIT\*.

à lire avec attention le *Prospectus* et le *Projet d'une Encyclopédie* \*, la *Lettre sur les Aveugles*, celle sur les *Sourds et Muets*, les *Principes sur la matière et le mouvement*, l'*Entretien d'un père avec ses enfants*, celui avec la *maréchale de Broglie*, le *Supplément au voyage de Bougainville*, les trois volumes des *Opinions des philosophes* \*\*, la *Vie de Sénèque*, qui a donné lieu à tant de déclamations vagues et insignifiantes, les divers opuscules, la plupart inédits, qui terminent le second volume de cette Vie, et les *Salons* de 1765 et de 1767 \*\*\*, avec les pièces fugitives imprimées à la suite de ces *Salons* et de la *Religieuse*. Ce que ces divers ouvrages, tous écrits d'un style facile, et quelquefois même un peu négligé, mais qui dans ce simple appareil et cet abandon pittoresque a toujours du mouvement, de l'élégance et de la grâce, supposent d'études, d'instruction, de connaissances, d'imagination, de verve,

\* Le *Projet d'une Encyclopédie* forme l'article ENCYCLOPÉDIE dans le *Dictionnaire raisonné des sciences*. On le trouvera sous ce dernier titre à la page 240, tome III du *Dictionnaire encyclopédique*, tome xv des *OEuvres de Diderot*. ÉDIT<sup>s</sup>.

\*\* Ces trois volumes sont refondus dans le *Dictionnaire encyclopédique*. ÉDIT<sup>s</sup>.

\*\*\* On trouve de plus, dans notre édition, ceux de 1761 et 1769. ÉDIT<sup>s</sup>.

de sagacité, de profondeur et d'étendue dans l'esprit, étonne d'autant plus, qu'on a soi-même plus réfléchi sur les différents sujets que Diderot a traités. C'est alors que, suivant d'un œil attentif et pénétrant la marche rapide de cet homme de génie, on aperçoit l'espace immense qu'il a parcouru, les pas qu'il a fait faire à la raison, et la forte impulsion qu'il a donnée à son siècle.

C'est néanmoins l'auteur de tant d'excellents écrits dans des genres très-divers; c'est le philosophe à qui nous devons l'*Encyclopédie*, ce dépôt vaste et imposant des connaissances humaines, et le fruit de trente années d'études et de travaux ininterrompus; c'est l'éditeur de ce livre, au succès duquel il a eu encore tant de part comme collaborateur<sup>1</sup>, dont quelques écrivains, que leur folie, plus piquante, plus originale que leur raison, a pu seule tirer de l'oubli où leurs noms et leurs ouvrages étaient déjà ense-

<sup>1</sup> Les articles de Diderot sur les arts mécaniques, la grammaire, la politique, la morale et la philosophie, réunis sous le titre général de *Mélanges*, formeraient seuls plus de trois volumes in-4°; et j'ajoute qu'il y aurait peu de lecture plus variée, plus agréable et plus instructive\*.

\* Ce sont les articles de grammaire, de politique, de morale et de philosophie, composés par Diderot pour le *Dictionnaire raisonné des sciences*, qui forment notre *Dictionnaire encyclopédique*. Édrr<sup>s</sup>.

velis, osent aujourd'hui déprécier le mérite et parler même avec dédain : c'est lorsque Diderot, également soustrait par la mort à la faveur et à la haine, n'a plus rien à redouter de la fureur des intolérants et des fanatiques; c'est au moment même où sa cendre insensible et froide, devenue sacrée pour l'homme de bien, pour l'ami sincère et éclairé des lettres et de la vertu, repose en paix, que l'envie, cette passion inquiète et sombre, toujours la caractéristique d'une ame commune et souvent celle d'un cœur pervers, répand sur sa vie ses plus noirs poisons. C'est lui surtout, que ces fougueux déclamateurs, ces lâches transfuges de la philosophie, s'efforcent de rendre odieux. Ils veulent accoutumer le peuple, que la superstition rend partout presque aussi féroce que le prêtre dont il est l'instrument, à ne voir dans les philosophes, dans ces hommes d'un jugement si sain, d'une raison si perfectionnée, pour lesquels le mystère de la croix est un scandale et une folie, que les ennemis de sa religion et de son Dieu; et c'est ainsi qu'ils lui désignent les victimes qu'il peut frapper désormais sans scrupule et sans remords. Eh! quels sont ces hardis contempteurs de la philosophie, de cette *science*, dit très-bien Montaigne, *qui faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'ap-*

*prendre la faim et les fiebvres à rire* \* ? Quels sont ces calomniateurs publics des philosophes ? Deux poètes : l'un correct et froid ; l'autre verbeux et ampoulé, dont les vers, souvent vides d'idées, chargés d'épithètes oiseuses <sup>1</sup> et d'ornements ambitieux, ne laissent dans l'oreille que de vains bruits, et dans l'esprit que des mots : des littérateurs, dont, malgré

\* *Essais*, Liv. I, chap. xxv, page 252, tome I, de l'édition de Lefèvre. Paris, 1818. Édit<sup>s</sup>.

<sup>1</sup> Je ne parle ici que du poème de *la Grèce sauvée*, dont le citoyen Fontanes a lu plusieurs fragments dans des séances particulières et publiques de l'Institut national. J'ignore si ce poème, dont il se promet une grande renommée, est bien avancé ; mais si tous les chants sont écrits du même style que ceux dont j'ai entendu la lecture ; s'ils n'ont pas plus de mouvement, plus d'intérêt ; s'ils n'offrent pas quelquefois de ces images, tantôt douces, riantes et voluptueuses ; tantôt sombres, lugubres, pathétiques et terribles, dont les Anciens ont orné leurs descriptions, j'ose lui prédire, dût-il aussi m'appeler *prophète*, qualité qu'il donne de même à Diderot, par une ironie qui est vraisemblablement très-plaisante, puisqu'il l'emploie, mais dont j'avoue que je ne sens pas la finesse ; j'ose, dis-je, lui prédire que son poème n'aura aucun succès, ou n'en aura qu'un très-éphémère. La partie dramatique, qui seule peut soutenir un ouvrage de ce genre, et le sauver de l'oubli, en sera toujours très-faible. La nature a refusé à ce poète cette imagination vive et forte, cette mobilité d'organes et cette sensibilité d'ame qui font trouver les situations pathétiques, les scènes touchantes, et dans ces instants de trouble et de désordre, les mots de nature, le

les éloges qu'ils se prodiguent <sup>1</sup> réciproquement, il ne restera pas dix pages sur lesquelles les regards de

véritable accent des passions, des caractères qu'on fait parler, et des personnages qu'on fait agir. Il n'a aucun de ces secrets si importants de l'art divin qu'il cultive :

..... *Læva in parte mamillæ*  
*Nil salit Arcadico juveni*\*.

<sup>1</sup> Le citoyen Fontanes appelle La Harpe *le plus grand de nos critiques*. J'observerai à ce sujet que *grand* et *petit* n'expriment rien d'absolu, mais seulement de pures et simples relations. Dire que tel homme est plus *grand* que tel autre, sans avoir assigné auparavant la mesure précise de celui qu'on prend pour terme de comparaison, c'est ne dire autre chose sinon que tel homme est *moins petit* que tel autre qui l'est davantage; ou, en alternant, que tel homme est *plus petit* que tel autre qui l'est moins; ce qui en laissant, comme on le voit, la vraie valeur de chaque quantité également indéterminée, ne fait connaître la grandeur ni de l'un ni de l'autre. Ainsi, lorsque le citoyen Fontanes appelle La Harpe *le plus grand de nos critiques*, cette expression très-équivoque ne peut être celle de la louange, qu'autant que Fontanes, après avoir reconnu et constaté nos richesses en ce genre de littérature, et nommé un certain nombre d'excellents critiques, aurait ajouté que La Harpe leur est encore supérieur. Car si, par exemple, nous n'en avons que de médiocres, ou même que de mauvais, il est évident que la phrase de Fontanes se réduirait à dire que La Harpe est le moins médiocre ou le moins mauvais de nos critiques. Or, quoiqu'il soit très-modeste, je doute fort qu'il fût flatté de cet éloge,

\* JUVENAL. *Sat.* VII, v. 159, 160. ÉDIT<sup>s</sup>.